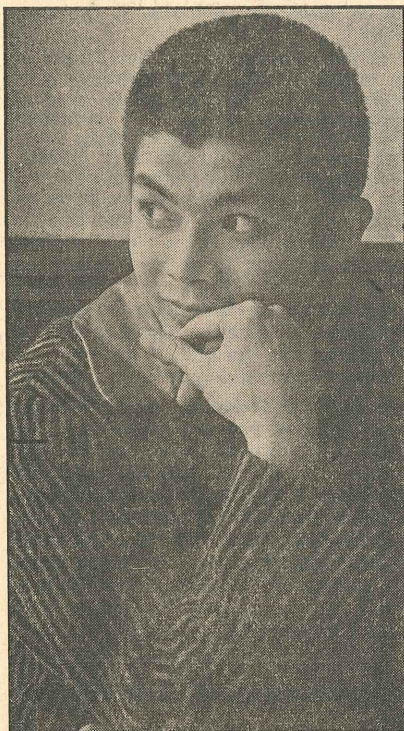


AU DOMAINE MUSICAL



Yuji Takahashi, le pianiste qui ne joue que la musique qu'il aime.

Un prodigieux Japonais

Soirée bien remplie que celle, mercredi, du concert du « Domaine Musical » au Théâtre de France : nous aurons l'occasion de revenir sur « Couleurs de la cité céleste » de Messiaen et la pièce du jeune Suisse Holliger « Glühende Rätsel » (sur un texte de N. Sachs). Aujourd'hui J.-C. Eloy, le benjamin parle de ses « Polychronies » et Xenakis présente ses « Eonta » et leur interprète : Takahashi.

Xenakis vient de passer une année à Berlin, invité par la Fondation Ford. Il en est revenu, un peu déçu par la vie musicale allemande (*je croyais que c'était mieux qu'en France*), avec un jeune pianiste compositeur japonais Takahashi qu'il avait connu à Tokyo. Cet artiste l'avait stupéfié par son aisance à jouer la musique contemporaine et Dieu sait qu'elle est difficile ! Celle de Xenakis n'est pas des plus simples : une de ses œuvres posait tant de problèmes qu'on songeait à la faire interpréter par deux pianistes. Mais Takahashi fut capable de l'apprendre par cœur en 15 jours et de la jouer tout seul. Xenakis le fit venir à Berlin et le jeune homme (24 ans, marié, père de famille) l'a suivi jusqu'en France. Les deux hommes parlent un peu l'anglais, mais s'ils ont du mal à s'entendre sur ce qu'il convient de commander au café, ils communiquent fort bien sur les questions graves. Takahashi a appris à lire le français. Il s'est mis aux mathématiques. *Ce qui est merveilleux, dit Xenakis, c'est qu'il a lu mon livre et qu'il y a trouvé des erreurs.* Les mathématiques sont un langage universel, mais cet esperanto, malgré Rameau et Xenakis, échappe généralement aux musiciens. Curieux pianiste que Takahashi. Messiaen, Boulez, John Cage, Xenakis, tel est son répertoire ; il n'interprète que ce qu'il aime. *Si on n'aime pas une musique, dit-il, comment la jouer ?*

Il a donc joué *Eonta*, pour piano et cuivres. *Eonta*, dit Xenakis, c'est le participe grec du verbe être. Il s'agit de situations. Je n'ai pas cherché d'unicité dans la composition, mais à user de plusieurs convergences : certains passages ont été calculés par les machines IBM, d'autres non. Pourquoi certains passages ? Parce que les machines font gagner du temps et que j'avais pu préparer le programme à leur donner. Mais dites bien qu'il n'y a jamais de surprise à attendre des calculatrices électroniques. Les gens, parfois, les considèrent comme de mystérieux suppléants du compositeur : elles ne font que ce qu'on attend d'elles.

20-12-69 Tribune de Lausanne

Un jeune compositeur nous dit...

Jean-Claude Eloy a composé, sur commande du prof. Strobel et de la Radio de Baden-Baden, une œuvre destinée au Groupe des percussionnistes de Strabourg, augmentée d'un piano et d'une harpe, de cuivres et de bois. Je l'ai appelée *Polychronies*, dit-il, parce qu'elle est faite de différentes couches de temps qui se superposent. J'ai essayé d'y approcher une notion, nouvelle pour moi, qui est celle de la lenteur, lenteur que m'ont suggérée aussi bien les musiques orientales que les films d'Antonioni. La lenteur dépayse, transforme notre sensation de la durée autant que la vitesse, sinon plus.

— Surtout aujourd'hui où l'on vit si vite. Comment avez-vous traité les sons du Groupe de percussionnistes ? Vous connaissiez leurs instruments ?

— Oui, et j'ai la joie de posséder quelques gongs thaïlandais. On n'a pas de difficultés avec les tam-tams, les gongs, les claviers : on les connaît maintenant. J'ai aimé tirer des trois vibraphones et des trois xylophones ensemble, frappés chacun à quatre baguettes, ce qui fait un ensemble de 24 sons, de véritables blocs sonores indissolubles.



Jean-Claude Eloy, un jeune musicien.

— Un jeune musicien comme vous peut-il oublier qu'il a été, à Bâle, l'élève de Pierre Boulez ?

— Difficilement. C'est tout un problème pour notre génération que de ne pas devenir l'épigone de Boulez. Boulez nous a donné une syntaxe. A nous de trouver notre rhétorique. J'ai tiré beaucoup de profit d'une séance d'études de trois jours, à Bâle encore, où Stockhausen remplaça Boulez, empêché. Stockhausen, à la différence de Boulez qui analyse les détails, qui fait prendre un élément et l'étudier sous tous ses aspects, va à la structure générale tout de suite. Cela m'a marqué, paraît-il, et Stockhausen aurait reconnu son influence dans ma pièce *Equivalences*. Rien ne sert de chercher à fuir une influence pour tomber dans une autre. Aussi ce qui importe, maintenant que le langage est trouvé, c'est de faire paraître des auteurs nouveaux, c'est de se trouver soi-même. En étudiant la lenteur, il me semble que j'ai découvert quelque chose qui est moi.

Espérons qu'Eloy précisera cette conquête de soi dans l'œuvre dont il vient de recevoir la commande par le gouvernement français : une pièce pour musique de chambre qu'il a intitulée : *Epitaphe pour Matsuo Basho*.